

d'ombre. Quelques mots sortirent péniblement de sa bouche resserrée :

— Là-haut... je veille... Jésus !

Puis, dans le grand silence de l'agonie, on n'entendit plus que les sanglots de la jeune fille qui couvraient par saccades le râle très doux de la mourante.

Paula revenait à ce moment. Caesius lui fit signe que le médecin n'avait plus rien à faire. Elle comprit et entra seule.

Peu à peu le râle s'éteignit.

Alors il se leva et ferma les yeux de la morte, tandis que Paula relevait la jeune fille et, la serrant dans ses bras, lui disait à voix basse :

— Vera, c'est assez pour vous ; merci, mon enfant. Je vais rester ici, Caesius vous reconduira.

Elle essaya de refuser, mais il lui fallut céder. Toute bouleversée elle jeta un dernier regard sur la couche funèbre. Le visage de Norca avait repris son éclat tranquille. Autour des lèvres, où tout pli de souffrance avait disparu, il y avait comme un sourire très doux dont le rayonnement glissait sur les paupières fermées, sur le front pâle. C'était la première fois qu'elle voyait la mort, et pendant que Caesius l'entraînait, palpitante de surprise et de chagrin, hors de la cellule, elle lui dit d'une voix entrecoupée :

— Ah ! je ne savais pas qu'on pût mourir ainsi !

Elle se sentait encore trop émue pour retourner chez Mamia. Comme ils passaient devant l'entrée du Forum triangulaire, certaine que dans le repos au grand air elle retrouverait un peu de calme, et voyant que la place, à cette heure trop chaude, était presque déserte, elle pria son compagnon de l'y suivre. Il hésita, par réserve, craignant la malignité publique. Mais elle paraissait si désemparée qu'il n'osa la laisser partir. Il céda.

Sur le banc circulaire ils s'assirent tous deux. Un long moment appuyée à la pierre, elle resta immobile, les paupières fermées, les bras allongés, la poitrine encore frémissante.

Longuement Caesius la contempla : oui vraiment, elle était belle, et pourtant rien ne s'ajoutait en elle au charme spontané des lignes ; mais il y avait sur ce visage si pur, dans la modestie de ces longs cils abaissés, dans la candeur de ce front très blanc, une splendeur virginale plus impressionnante que tous les artifices.

Et puis, plus encore que la délicatesse extérieure, le travail intime de ce jeune cœur l'attendrissait. Ayant subi les épreuves de la transformation il en savait la valeur, il en comprenait la souveraine beauté, il en admirait par avance les fortes et suaves éclosions : et de son cœur à lui c'était une joyeuse compassion qui s'en allait vers cette enfant.

Enfin elle ouvrit les yeux, qui errèrent un instant sur le golfe lointain, et, comme achevant une conversation intérieure, elle dit à mi-voix :

— Non, vous n'êtes pas comme les autres !

Il ne répondit pas. Mais il sourit, comme le premier jour dans l'atelier du balcon.

Elle retourna vers lui son regard et répéta :

— Non, vous n'êtes pas comme les autres ! Les autres sont égoïstes et méchants ; vous, et Paula, et Syra, vous êtes bons... et vous servez les esclaves.

Il restait silencieux. Elle poursuivit, et l'on eût dit qu'elle voulait résumer de longues et inconscientes réflexions :

— Vous avez pardonné à celui qui vous a dépouillés... Vous avez partagé avec d'autres l'or qui vous venait en réparation... Vous allez voir les pauvres et vous les soignez-vous-mêmes... Jamais vous ne murmurez contre les dieux... Et puis, tous ceux que vous voyez... vous les aimez !

De nouveau ses yeux se voilèrent, et deux grosses larmes roulèrent sur ses joues.

Devant cette âme qui cherchait sa voie et qui s'offrait, toute loyale, à la vérité, il sentit son âme tressaillir. A son tour il ferma les yeux, un instant, comme s'il eût voulu d'abord revoir en lui-même les étapes de son passé. Puis il dit simplement :

— C'est vrai, nous ne sommes pas comme les autres.

Mais il n'y avait dans cet aveu aucune intonation superbe.

Alors jaillit des lèvres de la Romaine la question que dès le premier jour il avait prévue :

— Qui donc êtes-vous ?

Il ramena ses mains sur sa poitrine et ses yeux brillèrent tandis qu'il répondait :

— Nous sommes chrétiens.

Il y eut un grand silence, que troubla seul le bruit de l'eau jaillissant dans la vasque de marbre près de la statue de Marcellus.

Chrétiens ! — Elle fouillait sa mémoire pour y retrouver ce qu'elle avait entendu raconter de ces hommes. La première fois que Drauca lui en avait parlé, il y avait longtemps déjà, c'était sur le Forum romain : elle voyait passer une longue file d'hommes, de femmes, d'enfants, enchaînés, et la vieille nourrice les lui avait montrés du doigt comme des malfaitteurs qui ne rendait de culte à aucun dieu et qu'on allait mettre à mort. Plus tard, quand on parlait chez son père des jeux et des spectacles offerts par l'empereur Néron, les chevaliers et les sénateurs applaudissaient à l'exécution de ces Juifs fanatiques, auxquels ils attribuaient l'incendie de Rome qui jadis l'avait elle-même tant épouvantée. Enfin les souvenirs devenaient plus précis : que de fois dans les réunions des stoïciens elle avait entendu les meilleurs d'entre eux, s'entretenant du courage dans la mort, vanter, en connaisseurs, l'attitude calme et souriante de ces chrétiens à l'amphithéâtre ! Puis le silence s'était fait sur eux.

Aux prises avec les incertitudes des révolutions militaires les empereurs avaient sans doute autre chose à faire que de pourchasser les transfuges du culte officiel ! Et c'est en vain que dans les dernières années elle s'efforçait de situer quelque donnée nouvelle, quelque impression personnelle.

Mais elle était trop droite pour juger un débat dont elle n'eût pas acquis la connaissance entière. La silhouette pâle de celle qui venait de mourir traversa